



De la Saxe à la Suisse

Ce récit, d'un auteur (encore) inconnu de nous – et traduit de l'Allemand – parle de la relation de Johann Friedrich Sillig (1773-1822) et de sa fille, probablement Wilhelmine (1803-1886) avec un certain Kreyszig – probablement Friedrich Ludwig Kreysig (1770–1839).

Au travers de ce texte on comprend la connexion entre Frédéric Edouard Sillig, fils de Johann Friedrich, et Henri Venel (1780-1855), son futur employeur à Orbe puis à Genève.

Tiré de l'Annuaire de philologie et de pédagogie.

Fondé par Johann Christian Jahn.

Actuellement dirigé par Rudolph Dietsch et Alfred Fleckeisen, directeur à Flauen et professeur à Dresde.

Leipzig, 1862.

Imprimé et publié par B. G. Teubner.

(...) Mais la nostalgie du Sud, éveillée d'abord par les récits de Kreyszig sur les trésors de Pompéi et d'Herculanum et entretenue depuis dans son cœur, ne s'était pas éteinte. Aussi Kreyszig accueillit-il avec joie, en 1821, la proposition du Français Venel, de quinze ans son aîné, qui avait fait sa connaissance au cours d'un assez long séjour en Saxe et, animé du même zèle pour l'étude de la nature, avait gagné son amitié au point de l'assister dans la fondation et la direction d'un institut d'éducation à Orbe, dans le canton de Vaud.

Il prit en charge l'enseignement des langues classiques, de l'histoire et de l'allemand et, pendant les quatre années où il demeura dans cette fonction, contribua à faire prospérer la jeune institution. S'il profita lui-même de cette occasion pour étudier la langue et la

littérature française avec un zèle dont les résultats étonnèrent son entourage, il n'en était pas moins animé du désir d'apprendre à ses élèves, ainsi qu'au vaste cercle de la famille et des amis de Venel, à connaître et à apprécier la langue allemande « dans sa force, sa plénitude, sa solidité et sa richesse ». Il s'efforça par tous les moyens de faire une place à la littérature allemande et de combattre le préjugé envers les « lourds Allemands », préjugé que la haine de l'ancien gouvernement bernois avait ravivé et dont Venel lui-même n'était pas encore entièrement affranchi : par l'enseignement et l'explication, par une attitude résolue et, au besoin, par une raillerie mordante contre l'admiration servile des mauvaises manières parisiennes, mais plus encore par l'irréprochabilité de sa propre conduite.

Lindner, le doyen des éducateurs saxons.

Les cours dispensés par Lindner et la lecture de l'œuvre complète de Schiller occupaient le reste de son temps. Entre-temps, plusieurs postes d'enseignant lui avaient été proposés, mais aucun ne correspondait à ses aspirations. Finalement, reportant la réalisation de son projet de prédilection, il décida d'accepter un poste dans sa Saxe natale, plus précisément à Frankenberg, poste qui lui avait été offert par l'intermédiaire de son oncle Barth. Avec un dévouement inlassable et un succès considérable, il y enseigna aux enfants de plusieurs familles respectables pendant trois ans, à partir de Pâques 1818. Bien qu'exigeant, se basant sur sa propre éducation, il reçut de presque tous les enfants une grande affection, et cette affection, ainsi que la reconnaissance de leurs parents, récompensèrent son travail désintéressé. Même en dehors de ce cercle, ses recherches scientifiques sérieuses et son don pour la poésie, qu'il mit avec succès au service de l'amitié et d'une convivialité joyeuse, lui valurent le respect et l'affection des jeunes et des moins jeunes, et il conserva cette estime d'autant plus en se tenant à l'écart des luttes intestines de sa petite ville.

Parmi ses amis, le lieutenant von Woydt exerça une influence particulière sur lui. Jeune homme d'une éducation remarquable et d'une grande rigueur morale, von Woydt, par son esprit clair et

pratique et sa gaieté sereine, tempérerait avec bienveillance le zèle plus passionné et le tempérament impulsif de son ami. Son amitié avec le pasteur Johann Friedrich Sillig et sa fille, une femme brillante, lui fut également d'une grande valeur. Amateur de sciences naturelles et admirateur de Schelling, Sillig s'intéressait vivement à la linguistique comparée, et leur passion commune pour la littérature allemande et anglaise agrémentait les soirées qu'ils passaient fréquemment ensemble. Même plus tard, et jusqu'à la mort de Sillig (1822), leur correspondance se poursuivit. Kreyszig passa également de belles heures de détente au presbytère voisin d'Ebersdorf.

Randonnées à travers le canton de Vaud, l'Oberland bernois et le Valais, mêlées à des études historiques et ethnographiques, excursions collectives dans les contreforts du Jura et chez les proches, soirées simples mais nombreuses et intellectuellement stimulantes, fréquentées par des gens venus du monde entier sous ces cieux paradis, et souvent même par des étrangers, étaient considérées par Venel comme un moyen d'éduquer la jeunesse « pour la vie », dont Kreyszig se retirait cependant plus souvent pour vivre en « monsieur l'ermite » : l'étude des classiques, les visites à Pestalozzi et Niederer à Ifferten, Fellenberg à Hofwyl, Bonstetten. Ce ne sont là que quelques aperçus de la riche histoire de ces années, dont le plus beau décor était le respect et l'amitié croissants pour Venel et son épouse, femme d'une intelligence et d'un cœur exceptionnels.

Le don de la communication, sublimé par la magie du ciel austral, lui ouvrit de nombreuses portes et des cœurs restés fermés à d'autres. À Born, où il séjourna deux fois, un mois à chaque fois, au cours de ses voyages, il fut un hôte chaleureux et se sentit rapidement chez lui dans les ateliers des peintres allemands Joseph Anton Koch, Reinhart et Kaisermann, ainsi que dans celui de Thorvaldsen. Mais c'est à Naples qu'il passa les moments les plus heureux, en compagnie de Kniep, ancien compagnon de voyage de Goethe en Sicile, que Wolfensberger, installé à Zurich, le lui avait recommandé. Malgré leur différence d'âge significative, il noua

rapidement avec lui une amitié des plus profondes. Quiconque l'entendait évoquer ce passé heureux dans ses dernières années pouvait ressentir, à l'éclat de ses yeux, à la fluidité de son discours et à la vivacité de ses gestes, ce qu'il avait dû ressentir dans sa jeunesse, et l'on pensait involontairement au proverbe que Goethe prononce à propos de son père dans le Voyage en Italie : de même qu'on pourrait dire de quelqu'un qui a vu un fantôme qu'il ne pourra plus jamais être complètement heureux, de même, à l'inverse, après avoir contemplé la magnifique Naples, il ne pourrait plus jamais être complètement malheureux dans sa vie.

Après un voyage de six mois, Kreyszig revint à Orbe pour retrouver sa patrie après des adieux déchirants à ses amis. Les retrouvailles furent également douloureuses pour lui : le cœur fidèle de sa mère, à laquelle il s'était toujours accroché d'un amour pur et ardent, avait cessé de battre ; « Pardonné » fut « une démarche inspirée par la nouvelle de son état critique ». Kreyszig passa les mois suivants à Dresde, occupé à organiser et à traiter les documents recueillis durant son voyage. Le principal fruit de ce travail fut son traité : « Foi, incrédulité et superstition de notre temps » (Dresde, 1825), qui témoigne avec autant de justesse de la profondeur et de la clarté de sa conscience religieuse et de la maturité de son caractère que de son talent littéraire qui trouva son apogée au travers de la préface d'un très célèbre poète.

Le 10 février fut un jour très sombre et avait conduit à la décision de quitter la patrie ; une décision que de nombreuses circonstances ont renforcée et favorisée et dont l'exécution allait dicter le proche avenir.

Cette résolution fut encore renforcée par un voyage en Suisse entrepris durant l'été de la même année. Kreyszig y rendit visite à Venel, qui s'était entre-temps établi à Champel, près de Genève, avec son épouse et ses filles désormais devenues de jeunes femmes ; il raviva les chers souvenirs d'autrefois et fut accueilli avec la plus grande cordialité par Frédéric-Édouard Sillig, fils de son ami

Johann Friedrich Sillig. Grâce à l'entremise de Kreyszig, Frédéric-Édouard lui avait succédé à l'institut de Venel ; il dirigeait désormais un établissement qu'il avait lui-même fondé à Bellerive, sur le Léman, tout près de Vevey.

Sa candidature à un poste à l'Académie de Lausanne, vouée à l'échec en raison d'une disposition particulière de ses statuts, attisa l'hostilité de ses adversaires. Début 1830, Kreyszig demanda sa révocation, qui lui fut accordée « accompagnée d'éloges pour son travail utile ». Peu après Pâques, il partit avec son épouse pour la Suisse, qui allait devenir leur nouvelle patrie. Les nombreuses marques de sympathie rendirent ce départ d'autant plus difficile. Quitter sa patrie, son père bien-aimé, désormais âgé, ses amis chers et ses élèves reconnaissants, une vie confortable, un poste stable, des perspectives d'avancement, pour aller affronter un avenir incertain, peut-être précaire, comme précepteur en terre étrangère, n'était pas une mince affaire.

La Suisse avait certes pour lui le charme d'un amour de jeunesse ; ce pays libre séduisait certes un homme qui estimait l'indépendance plus que la richesse ; il y retrouvait certes de chers amis. Mais qu'auraient pesé ces raisons face à une réflexion posée, aux prières et aux avertissements de ses amis, aux larmes d'une épouse inquiète ? La véritable raison était plus profonde. Pour sauver le bien le plus précieux, la paix de l'âme, il jeta par-dessus bord, comme un lest inutile, les biens de l'existence qu'il avait jusque-là tenus en estime. Ce fut la résolution courageuse d'un homme pour qui la vérité passait avant tout et qui ne voulait tolérer aucune fausseté jusque dans les conditions mêmes de sa vie. *

** Un ami et collègue plus jeune de Kreyszig, M. H., avait lui aussi personnellement partagé une grande partie de ses épreuves, mais pensait devoir tenir bon. Il tomba plus tard malade et se vit contraint d'abandonner lui aussi son poste.*

Dans un premier temps, les moyens d'existence de Kreyszig furent en partie assurés par ses liens avec Frédéric-Édouard Sillig. Celui-ci, qui, grâce à ses remarquables qualités d'enseignant et plus encore à son talent exceptionnel pour l'organisation et la direction, avait rapidement conduit la jeune institution à un bel essor,

proposa à son ami — envers lequel il demeurait profondément reconnaissant d'avoir autrefois favorisé son bonheur — de lui confier, jusqu'à ce qu'un poste approprié se présente dans quelque collège, l'enseignement autonome des langues anciennes dans la première classe de son institut. Il lui attribuerait en outre des élèves particuliers, lesquels pourraient ensuite assister, sans frais supplémentaires, aux cours de l'institut adaptés à leur niveau.

Par la suite, Kreyszig se plut tellement à Vevey qu'il ne songea plus guère sérieusement à chercher un poste ailleurs. Il abandonna cependant plus tard son enseignement à l'institut, faute de temps : ses élèves particuliers l'occupaient suffisamment et, au fil des années, il en eut un grand nombre, d'une rare diversité quant à la nationalité, au rang et à la naissance, aux aptitudes, à l'âge et au sexe.

Pendant un temps, il donna des leçons de grec à un certain M. Roseier, un homme riche qui s'était complètement retiré des plaisirs terrestres pour se consacrer entièrement à la religion et au bien de ses semblables, et qui, malgré son âge avancé, n'avait pas renoncé à réaliser son souhait de lire le Nouveau Testament dans sa langue originale. Il donna également une série de conférences historiques au prince Alexandre de Prusse, qui, sous le nom de Graal de Tecklenburg, séjournait à Vevey chez son mentor, le baron von Röder, tandis que son épouse, parmi ses autres tâches ménagères, enseignait le piano à de jeunes élèves de l'Institut Sillig. Ils entretenaient une relation merveilleuse et amicale avec la famille Sillig ; ils ne manquaient jamais une fête de famille, et les enfants adoraient leur « tante », qui leur donnait des cours d'allemand avec une tendre affection. Leur appartement, entouré d'un jardin, était situé juste à côté de l'Institut Sillig. « Quiconque aperçoit notre élégante terrasse (balcon) et notre salon joliment décoré, écrit Kreyszig, ne se doutera pas qu'un couple de simples colons, modestes et contraints de travailler dur pour gagner leur pain. (...) » Devant eux s'étendait le lac, dont les rives reflétaient dans ses eaux claires et bleues les maisons de campagne étincelantes, les villages et les bourgs, ainsi que leurs gorges. À

droite se dressait le massif du Jura, à gauche les sommets enneigés de la Savoie et du Valais, tandis qu'à l'horizon, l'air pur révélait les troupeaux paissant dans les pâturages de la Dent de Jaman et des Pléiades.

Le parc d'Hauteville, les charmants villages de Montreux, Bloney et Châtelard étaient souvent le point de départ de leurs promenades, qui traversaient des vignobles en terrasses. Ils entreprenaient aussi de temps à autre des excursions au château de Chillón (rendu célèbre par le poème de Byron), à la Dent de Moleson, à Saint-Maurice, à Chamonix, etc. Ils pouvaient ainsi raconter à leurs amis restés au pays leur vie idyllique. Ils recevaient aussi fréquemment de vieux amis, et même ceux qui s'étaient éloignés d'eux dans leur pays d'origine étaient chaleureusement accueillis comme des compatriotes : telle Charlotte von Ahlefeld, aussi brillante d'esprit que de cœur, qui séjourna quelque temps à Vevey et avec laquelle ils eurent de vifs échanges d'idées et passèrent d'agréables moments.

Le moyen le plus efficace d'aider une famille immigrée à s'enraciner durablement dans sa nouvelle patrie, avec sa langue et ses coutumes différentes, est généralement d'avoir des enfants. Ils en furent privés. Cependant, le fait de les aider à s'installer contribua grandement à la nomination de Kreyszig au conseil de l'église allemande, qui eut lieu en 1839. Parmi les affaires de la paroisse, il se souciait particulièrement d'améliorer la liturgie et les chants religieux, et les réunions du comité, où il appréciait la gestion assurée et diplomatique des sujets abordés, ainsi que les heures de travail paisible, forgèrent un lien fort entre lui et la congrégation. L'année suivante, lors d'un voyage entrepris par le prédicateur Fisch, il le remplaça temporairement pour la prédication, les soins pastoraux et la gestion de certaines finances. Lorsque l'élection d'un nouveau pasteur devint nécessaire, Kreyszig remporta presque la majorité des voix ; et il aurait obtenu le poste pour lequel Sillig le proposait, si le parti méthodiste (les momiers), parmi lesquels l'église comptait ses mécènes les plus influents, n'avait pas jugé ses discours insuffisamment pieux.

Durant ses moments de calme, son plus grand plaisir était de lire une partie des grands classiques, qu'il appelait ses « plus illustres » amis, et ce, plus longuement qu'il ne l'avait pu à Annaberg et Zwickau. Le fait qu'il puisse, d'une certaine manière, les considérer comme une part du patrimoine de sa patrie ne faisait que les lui rendre plus chers. Car son esprit demeurait toujours tourné vers l'honneur du nom allemand. En témoigne, entre autres, son « Coffret aux trésors d'histoires allemandes » *, un récit populaire des moments les plus importants de l'histoire allemande, notamment culturelle et littéraire, présenté sous forme de conversation conviviale, auquel il travailla avec passion durant les dernières années de son séjour à Vevey (jusqu'en 1840).

Il y eut aussi des épreuves douloureuses. Parmi celles-ci, le décès de son père resté au pays, celui de son beau-frère bien-aimé, Gernhardt, et la disparition soudaine d'Adelheid Billig, 18 ans, la coqueluche de tous, emportée par le tannage en trois jours. L'épreuve la plus difficile, cependant, pour lui comme pour son épouse, fut une déficience auditive qui frappa cette dernière vers le milieu des années 1840 et entraîna progressivement une surdité telle que, plus tard, Kreyszig dut fréquemment recourir à sa tablette pour se faire comprendre – d'autant plus difficile que, d'une nature vive d'esprit et d'action, et ayant un besoin de communication hors du commun, il était habitué à des échanges aisés et rapides de sentiments et de pensées avec la sensible Fran. L'agitation politique en Suisse ne laissa pas non plus Kreyszig indifférent et ne lui laissa que de sérieuses inquiétudes. Après le renversement, en 1845, du gouvernement du canton de Vaud, qu'il estimait beaucoup, de nombreux ecclésiastiques du canton et des environs se trouvèrent menacés par les mesures des nouveaux dirigeants. Von Vevey fut contraint d'abdiquer. Son profond malaise face à ce nouvel ordre des choses, outre le manque de ressources littéraires nécessaires et l'espoir que son épouse puisse guérir grâce à un changement de climat, fut la principale raison qui le poussa à retourner dans sa patrie et à s'installer à Leipzig l'année suivante.

Il vécut là, se consacrant à donner des leçons particulières et à écrire, et exerçant pendant plusieurs années avec son zèle habituel

comme professeur de français et d'anglais à l'école Nicolai, jusqu'à ce qu'une grave maladie, survenue en 1852 et l'obligeant à éviter tout effort pendant une période considérable, le contraigne également à quitter son poste. À son retour en Saxe, il espérait trouver un emploi d'enseignant ou de bibliothécaire à la hauteur de ses réussites antérieures et de ses nouvelles compétences ; pour quiconque connaît les opinions en vigueur dans les milieux influents, il n'est pas surprenant qu'un tel domaine d'activité lui ait été refusé, que celui qui avait auparavant tracé sa propre voie soit désormais contraint de poursuivre sur son propre chemin. Il dut également endurer beaucoup de négligence et de rejet dans son pays natal – ce qui se comprend aisément compte tenu de son manque de biens matériels, voire de son existence insouciance, et de son apparence souvent rude, qui le faisait paraître excentrique aux yeux de beaucoup, mais non moins douloureux pour un homme pour qui « à chacun son dû » était la règle d'or et qui avait l'habitude d'honorer autrui même dans les plus petites choses. En revanche, il bénéficiait d'une propriété de l'Association de littérature populaire de Zwickau, (vol 4., 1844 et suiv.) (...)